

il advenir de tout cela ? De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Et justement, le soir même, elle et Jacques était attendus chez le colonel de Cheverny qui donnait une fête ! Et elle se faisait une joie d'aller rue Ampère et de danser avec son Jacques aimé ! Elle s'était arrangée une jolie toilette qui lui allait à ravir. Elle voulait plaire à Jacques. Elle voulait lui montrer combien la vie à Paris et l'habitude de voir autour d'elle des femmes élégantes, l'avaient rendue élégante elle-même. Elle voulait, enfin, qu'il fût fier de sa Marjolaine !

Que se passerait-il à cette fête si le colonel était instruit de la scène navrante du tripot ? Car les journaux la raconteraient peut-être, cette scène ? Qui sait si, à cette heure même, elle n'était pas devenue publique, déjà ? Certes, elle croyait à l'innocence de Jacques. Mais elle ne se faisait pas d'illusion là-dessus, elle serait la seule, sans doute, à y croire ! Jacques était et serait condamné par l'évidence même de sa faute !

Quelle terrible nuit a dû passer le pauvre enfant ! se dit-elle.

Et plusieurs fois par heure, elle quittait son travail, elle sortait du salon, et doucement, ne faisant pas de bruit, retenant sa respiration, elle s'en allait mettre l'oreille contre la porte de la chambre où Jacques, au même instant, pleurait et se lamentait. Effrayée parce qu'elle ne l'entendait pas, elle finit par frapper :

— Jacques ! mon Jacques !

Il lui ouvrit. Il avait les traits encore plus fatigués que la veille, les yeux gonflés et rouges. Il ne sourit pas en la voyant. Elle même, du reste, était très pâle. On devinait aisément, sur sa délicate figure, les angoisses de toute une lourde nuit d'insomnie.

— Mon Jacques, ne te désole pas ! Il est impossible que ce mystère-là ne s'éclaircisse pas quelque jour. Confiance et courage !

— Je suis perdu ! Si le colonel l'apprend, je serai cassé de mon grade.

— Il ne te croira pas coupable.

— Et comment lui prouverai-je le contraire ?

— Eh bien suis mon conseil, Jacques. Tu sais que nous devons aller ce soir chez M. de Cheverny ?

— Non, non, je n'irai pas, je n'oserai jamais paraître devant lui.

— Ne pas oser, c'est proclamé que tu es coupable. Braver le mépris, c'est au contraire montrer que tu es innocent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il, le front entre les mains.

— Mon conseil le voici : Il ne faut pas attendre que M. de Cheverny apprenne par un autre que par toi ce qui s'est passé cette nuit. Tu iras le trouver. Tu lui diras tout. Il te croira, mon Jacques, il te croira.

— Soit, je suivrai ton conseil, mais....

— Tu doutes de son efficacité ?

— Oui.

Et il secoua tristement la tête. Il n'avait pas la foi. Il se sentait poussé, par une main invisible, dans je ne sais quel abîme, où il roulait sans rien voir, autour de lui, qui pût le retenir. Cela lui donnait le vertige. Sa pensée en devenait obscure. Il ouvrait alors et refermait les yeux avec un geste d'insensé, comme s'il avait essayé de ressaisir sa raison qui s'enfuyait.

Le soir plus tôt qu'on les attendait, ils se trouvaient rue Ampère. Les invités du colonel n'étaient pas encore arrivés.

— Moi, lui avait dit Marjolaine, je resterai avec madame de Cheverny ; comme le colonel est encore libre en ce moment, tu en profiteras pour aller le trouver. Tu lui ouvriras ton cœur. Aie confiance, te dis-je, ai confiance.... Voyons, regarde toi donc dans la glace, est-ce que tu as l'air d'un voleur ?

Il ne sourit pas. Il se sentait perdu. On ne pardonne jamais au déshonneur, dans l'armée moins qu'ailleurs. Le colonel de Cheverny n'était pas au salon, où se trouvaient seulement Marguerite, Bernard et Bernerette. Après y être resté quelques minutes, Jacques dit à la comtesse :

— J'ai une communication à faire à mon colonel, madame. Puis-je lui parler ?

— Certes. Faites-vous annoncer, il est dans son cabinet.

— Comme il est pâle, comme il a l'air triste ! Pourquoi ?

Mais Marjolaine évita de répondre. Mme de Cheverny soupira. Elle avait ainsi, chaque fois qu'elle revoyait Jacques, des tristesses soudaines, son cœur se serrait.

Était-ce bien vraiment de la tristesse ? Non, mais plutôt une sorte de langueur, car devant Jacques elle revivait les plus chers souvenirs de sa lointaine enfance. Jacques ne ressemblait-il pas à Julien ? Étrange ressemblance, en effet, mais peu importe ! Elle n'en existait pas moins et quand Marguerite se trouvait près de lui, elle croyait voir renaître celui qui avait eu son premier amour. Elle se sentait, du reste, attirée vers Jacques par sa loyauté, sa franchise, par la noble ardeur qu'il portait vers ce métier qu'il avait choisi. Jacques ne vivait que par l'armée et pour l'armée. Il était pénétré de la grandeur de la mission que l'armée avait à remplir. Il était presque comme un apôtre du patriotisme, toujours prêt à souffrir, et du devoir toujours prêt à se sacrifier.

Bernard et sa sœur s'inquiétaient aussi de la pâleur du sous-officier, mais Marjolaine restait muette. Georges de Cheverny, debout près de la fenêtre de son cabinet pour profiter des dernières lueurs du jour, lisait un journal. Il avait une ride au front, les sourcils froncés. Et sa main nerveuse froissait avec colère la feuille qu'il lisait.

— C'est impossible, murmura-t-il, c'est impossible.

Tout à coup il releva la tête et aperçut devant lui le sous-officier Jacques. Ses yeux brillèrent. Il s'élança vers le sergent et lui montrant le journal :

— Voici un journal du soir que je n'ai pas l'habitude de lire. Il m'a été envoyé sous enveloppe ; on voulait sans doute attirer mon attention sur ce qu'il contenait. Je l'ai ouvert et sous la rubrique *Pais Paris*, j'ai lu, encadré dans un coup de crayon bleu, un article que vous pouvez parcourir vous-même et sur lequel, mieux que personne, vous me donnerez certainement des explications.

Le colonel avait parlé d'un ton sévère. Ce n'était plus l'ami que Jacques avait devant lui ; ce n'était plus l'homme duquel il se savait aimé, dont il s'était attiré l'affection par sa bravoure et par son dévouement. C'était le supérieur irrité, ayant charge d'âmes, sur qui reposait l'honneur de la grande famille militaire qu'on appelle le régiment. Jacques n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il avait cru, suivant le conseil de Marjolaine, arriver à temps et prévenir le colonel. Et le colonel, avant son arrivée, avait été prévenu.

Le sergent tremblait terriblement en recevant le journal des mains de M. de Cheverny. Jamais le colonel ne lui avait parlé de la sorte. Il avait toujours été pour ses soldats juste et bon. Il était adoré ; car les soldats, comme les enfants de leur père, n'exigent pas autre chose de leurs supérieurs que de la bonté et de la justice. Avec cela on peut les mener partout. Pour Jacques en particulier, qui deux fois coup sur coup lui avait sauvé la vie, il avait toujours montré de la tendresse paternelle. Ne lui avait-il pas dit, en apprenant que le pauvre garçon était un enfant trouvé :

— Vous n'avez pas de famille. La mienne sera la vôtre !

Mais quel changement à cette heure ! Le visage de Georges de Cheverny était dur. Il y avait je ne sais quoi d'inflexible sur cette physionomie.

— Je suis perdu ! pensa Jacques.

Et il parcourut l'article que, du bout de l'ongle, très raide, dans une attitude bien militaire, le colonel lui désignait, la main tendue. L'article racontait de point en point la scène du tripot. Un reporter s'était trouvé là, pourtant sans doute, avec les autres, et en avait fait son profit. Aucun détail n'était omis. Le journal ne donnait pas en toutes les lettres le nom de Jacques, il ne désignait ce nom que par sa première lettre. Mais il s'exprimait ainsi :

« Ce garçon qui portait le ruban de la médaille militaire, et qui, du reste et malgré le flagrant délit, proclamait bien haut qu'il était innocent, ce qui prouve chez lui un certain toupet, ce garçon a déclaré qu'il était seulement depuis quelques jours revenu du Tonquin. Il a déclaré également que bien qu'il fût en tenue bourgeoise, il appartenait à

l'armée, étant en congé à Paris et qu'il rejoindrait prochainement son régiment, le 145^e de ligne, caserné à Nantcy. »

Et le journal du soir ajoutait, après ce récit, en forme de réflexions et de morale :

« Le 145^e de ligne a pour colonel, récemment nommé à son retour du Tonquin, M. le comte Georges de Cheverny. M. de Cheverny trouvera aisément parmi les sous-officiers médaillés de son régiment, actuellement en congé à Paris, le reste de ce nom qui commence par un J. Nous sommes persuadés qu'il fera bonne et prompt justice. Dans cette grande et noble famille militaire, tous les honneurs se serrent et se groupent autour du drapeau, ne faisant ainsi qu'un seul et même honneur. C'est pourquoi l'or décore le drapeau. C'est pour cela aussi que la honte de l'un rejaillit sur tous et fait la honte des autres jusqu'à ce qu'un châtimement exemplaire et prompt vienne effacer le souvenir même de la faute. M. le colonel comte de Cheverny a un pénible devoir à remplir. Il n'y faillira pas ! »

Le journal s'échappa des mains de Jacques. Il était sans forces pour le retenir. Et il se taisait, car il était aussi sans forces pour parler. Le colonel dit d'une voix brève :

— Ce sous-officier médaillé, retour du Tonquin, c'est vous ?

— C'est moi.

— Vous avez triché au jeu.

Le sergent avait la tête baissée. Il la releva brusquement et, d'une voix vibrante :

— Le croyez-vous, mon colonel ?

— Il y a eu flagrant délit.

— Je ne le nie pas.

— Vous reconnaissez avoir été surpris en flagrant délit de vol au jeu. Prétendriez-vous n'avoir pas triché ?

— Je vous le jure, mon colonel.

L'officier haussa les épaules.

— Avez-vous quelque moyen de vous défendre ?

Jacques essuya son front mouillé de sueur. Et sourdement :

— Me défendre ! Le pourrais-je ? Comment ? Mon colonel, écoutez-moi. Il faut me croire sur parole. Je n'ai pas triché. Si vous ne me croyez pas, c'est fini, je suis perdu, je suis déshonoré.

— Expliquez-vous.

— J'ai été entraîné dans un tripot. J'ai eu tort, j'avais promis de ne plus jouer. Je ne savais plus ce que je faisais. Au cercle, j'ai joué, j'ai gagné. Alors, la banque étant libre, je l'ai prise. Presque aussitôt, un des pontes fit arrêter le jeu, m'accusant d'avoir glissé dans les cartes que je tenais encore à la main une portée toute préparée qui me faisait jouer à coup sûr. Et c'est vrai, mon colonel.

Jacques s'arrêta. Des sanglots lui montaient à la gorge. Il reprit :

— Oui, c'était vrai. On comptait les cartes devant moi. Je les comptai moi-même.

— Eh bien ? fit M. de Cheverny.

— Il y en avait neuf de trop.

— Et vous prétendez ne point les y avoir mises ?

— Oh ! non colonel, je vous le jure, je suis victime et non coupable. Je vous en prie, mon colonel, croyez-moi.

— Je ne le puis. Comment vous croirais-je ? Fournissez-m'en les moyens. Je vois contre vous une preuve flagrante. Pour vous et plaidant en votre faveur, je ne vois rien. Certes, vous avez été bon soldat, vous avez montré l'exemple de l'entraîne, de la gaieté, de la bravoure, car vous aviez bien compris que pour un soldat français, mourir n'est rien, tout le monde peut se faire tuer, c'est à la portée de tous, mais c'est mourir gaiement qu'il nous faut, à nous autres. Et vos camarades se moudaient sur vous. Cela, c'est bien. Mais déjà, au Tonquin, je vous avais réprimandé pour avoir joué de l'argent. Enfin, vous voici en France, en congé de quelques jours à Paris, vous quittez votre uniforme dont vous devriez être fier et auquel sied si bien la médaille que vous avez gagnée, c'est une première faute, vous n'êtes que sous-officier, en congé très court, vous devez garder votre uniforme, vous allez dans un cercle où l'on joue, l'un des tripots les plus mal famés de Paris, vous oubliez le serment que vous m'avez fait de ne plus jouer, vous jouez, et l'on vous prend de fausses cartes à